



desclée
de
brouwer

Théologie

Une Église en marche

Faire mémoire de Vatican II

Mgr Michel Dubost

Une Église en marche

Du même auteur

Paroles pour Marie, Droguet et Ardant, 1978.

Guide des relations extérieures d'une communauté chrétienne, Le Centurion, 1979.

Théo (en collaboration), Droguet et Ardant/Fayard, 1989.

Rencontres (en collaboration), Droguet et Ardant, 1989.

Se battre avec Dieu, Cana, 1991.

Fidélité (en collaboration), 1993.

Il a fait de nous un peuple (avec Jean-Michel Merlin), Nouvelle Cité, 1994.

Ministre de la paix, Cerf, 1995.

Chemin faisant, l'Église, Cerf, 1996.

L'œcuménisme, Droguet et Ardant, 1999.

Être chrétien aujourd'hui, Pygmalion, 2001.

Marie, Mame, 2002.

Les Femmes, Plon, 2002, 2007.

Guide pour préparer votre mariage, Droguet et Ardant, 2003.

Guide pour prier, Droguet et Ardant, 2003.

La Guerre, Fleurus, 2003.

L'Eucharistie, Desclée de Brouwer, 2005.

Les Voyageurs de l'espérance, Bayard, 2005.

Prier le Notre Père, Desclée de Brouwer, 2007.

Prier le Credo, Desclée de Brouwer, 2008.

Choisis donc la vie ! Prier les dix commandements, Desclée de Brouwer, 2009.

Qui pourra nous séparer ? Lecture spirituelle de la lettre de saint Paul aux Romains, Desclée de Brouwer, 2010.

C'est là que je te rencontrerai. Propos sur les sacrements, Desclée de Brouwer, 2011.

Vous êtes comme des dieux, Desclée de Brouwer, 2012.

Grandir avec l'engagement, Pigmalion, 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Christ, cœur de Vatican II

Lettre aux Éphésiens 1,3-13

Seigneur, un instant, s'il te plaît...
Arrête-toi un peu, Que nous puissions parler.
Tu sais, j'aime être à côté de toi,
Tout simplement.
J'aime prendre le temps de connaître,
De savoir ce que tu es pour le monde,
De savoir ce que tu es pour moi.

Seigneur, un instant, s'il te plaît,
Arrête-toi un peu,
Que je puisse voir ce que je ne vois pas.
Tu sais, j'aime être à côté de toi,
Tout simplement.
Tu es là, comme tout le monde,
Et pourtant, tu m'emportes
Dans le pays que je ne connais pas.
Merci !

L'Église fut au centre des préoccupations de Vatican II. Mais le cœur du message du Concile est le Christ. Jean XXIII le présentait:

Les graves problèmes posés au genre humain depuis près de vingt siècles restent les mêmes. Jésus-Christ reste en effet toujours au centre de l'histoire et de la vie: les hommes, ou bien sont avec lui et avec son Église et, alors, ils jouissent de la lumière, de la bonté, de l'ordre et de la paix ; ou bien vivent sans lui...

Jean XXIII, discours d'ouverture du Concile

On ne peut parler de l'Église sans parler du Christ. Le Christ est premier, et il déborde l'Église de partout. Paul VI, au début de son pontificat, trouve une belle image pour le faire comprendre:

Dans la splendide mosaïque de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, Nous voyons représenté dans ce très humble adorateur, Notre Prédécesseur le pape Honorius III, lequel, tout petit et comme anéanti à terre, baise les pieds du Christ à l'immense stature qui domine et bénit avec une majesté royale l'assemblée réunie dans la basilique, c'est-à-dire l'Église. Cette scène, Nous semble-t-il, se reproduit ici, non plus sous la forme d'une image ou d'une peinture, mais bien dans une réalité historique et humaine, qui connaît dans le Christ la source de l'humanité rachetée, de son Église, et dans l'Église comme son émanation et sa continuation tout à la fois terrestre et mystérieuse.

Paul VI, discours de l'ouverture de la deuxième session du Concile

Paul VI n'a pas fait que parler: il a fait un pèlerinage en Terre Sainte.

Nazareth est l'école où l'on commence à comprendre la vie de Jésus: l'école de l'Évangile. Ici, on apprend à regarder, à écouter, à méditer et à pénétrer la signification, si profonde et si mystérieuse, de cette très simple, très humble et très belle manifestation du Fils de Dieu.

Paul VI, Homélie de Nazareth, 5 janvier 1964

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enseignement est dans l'erreur. Le mot d'« enseignement » convient bien d'ailleurs pour qualifier sa tonalité, et cet enseignement s'appuie généralement sur la Bible et les Pères de l'Église. À travers Vatican II, on entend des pasteurs qui veulent former les catholiques.

Pour en juger, ceux qui souhaitent aller plus loin pourront attentivement deux formulations parallèles de deux conciles différents (Latran IV, 1215, chapitre I et Vatican II, *Lumen gentium*, 14).

Les dix caractéristiques du style Vatican II

Le respect de la liberté des hommes et des femmes

Ce respect a pour source et modèle le Christ lui-même. Le Concile invite à le contempler à loisir. Accompagnons-le en méditant *Dignitatis humanae*, 11. Si le Christ lui-même respecte la liberté de chacun, c'est que Dieu veut être aimé et il n'y a pas de véritable amour sans liberté. À vrai dire, la théologie de la Révélation, professée par Vatican II souligne cet aspect: Dieu se révèle dans l'histoire des hommes qu'il considère comme des interlocuteurs dignes de lui.

Par cette révélation, le Dieu invisible (cf. Col 1,15 ; 1 Tm 1,17) s'adresse aux hommes en son surabondant amour comme à des amis (cf. Ex 33,11 ; Jn 15,14-15), il s'entretient avec eux (cf. Ba 3, 28) pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie.

Dei verbum, 2

Une telle manière de voir doit transparaître dans l'action comme dans la parole de l'Église, qui ne peut pas imposer ce qu'elle pense, et cela d'autant plus qu'elle est minoritaire. Le

Concile a conscience du fait que les chrétiens peuvent apparaître comme un petit troupeau (*Lumen gentium*, 3) ; pour autant, il ne les invite pas à être sur la défensive, mais à rechercher la rencontre.

Le témoignage de la vérité

Au nom de l'amour, respecter la liberté des non-croyants ou des autres croyants n'empêche pas le Concile de manifester fermement ce qu'est la vérité, ou, plutôt, Qui est la vérité.

Avec courage, ils annonçaient à tous les desseins de Dieu Sauveur « qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1 Tm 2,4) ; mais en même temps, vis-à-vis des faibles, même vivant dans l'erreur, leur attitude était faite de respect, manifestant ainsi comment « chacun d'entre nous rendra compte à Dieu pour soi-même » (Rm 14,12), et, pour autant, est tenu d'obéir à sa propre conscience.

Dignitatis humanae, 11

Sûrs que le Christ est la vérité de l'homme, les Pères du Concile proclament qu'il donne sens à la vie. À toute vie. Tous les hommes sont appelés à former le nouveau Peuple de Dieu.

À faire partie du Peuple de Dieu, tous les hommes sont appelés. C'est pourquoi ce peuple, demeurant uni et unique, est destiné à se dilater aux dimensions de l'univers entier et à toute la suite des siècles (cf. Jn 11,52).

Lumen gentium, 13 (cf. aussi Lumen gentium, 17)

Le Concile affirme que le Christ éclaire tous les hommes et tous les problèmes de l'homme.

Sous la lumière du Christ, image du Dieu invisible, premier-né de toute créature, le Concile se propose de s'adresser à tous, pour éclairer le mystère de l'homme et pour aider le genre humain à découvrir la solution des problèmes majeurs de notre temps.

Gaudium et spes, 10

Bien plus, le Concile affirme encore que, sans l'Évangile, les hommes et les femmes risquent le désespoir.

À l'opposé, lorsque manquent le support divin et l'espérance de la vie éternelle, la dignité de l'homme subit une très grave blessure, comme on le voit souvent aujourd'hui, et l'énigme de la vie et de la mort, de la faute et de la souffrance reste sans solution: ainsi, trop souvent, les hommes s'abîment dans le désespoir.

Gaudium et spes, 21. 3

On sait que ce thème est fréquent dans les écrits et les interventions de Benoît XVI et sous-tend son élan vers la nouvelle évangélisation.

L'importance donnée à l'Écriture et à l'histoire, notamment aux Pères de l'Église

Ce n'est certes pas une nouveauté, mais ce qui peut sembler neuf dans le style de Vatican II, c'est le désir de tout fonder sur une écoute de la Parole de Dieu, telle que l'on peut l'entendre dans la Tradition catholique se fondant sur l'Écriture. L'avant-propos de *Dei verbum* est significatif à cet égard.

En écoutant religieusement et proclamant avec assurance la Parole de Dieu, le saint Concile fait sienne cette parole de saint Jean: « Nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous est apparue: ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous soyez en communion avec nous et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus Christ » (1 Jn 1,2-3). C'est pourquoi, suivant la trace des conciles de Trente et du Vatican I, il entend proposer la doctrine authentique sur la Révélation divine et sur sa transmission, afin que, en entendant l'annonce du salut, le monde entier y croie, qu'en croyant il espère, qu'en espérant il aime.

Dei verbum, 1

Cet amour de la Parole de Dieu est manifeste. Il n'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas quelle distance sépare le message qu'elle révèle et la faiblesse humaine de ceux auxquels cet Évangile est confié » (*Gaudium et spes*, 43.6). Même si nous sommes blessés par la réalité des erreurs de certains membres de l'Église, par les dénonciations et certains commentaires plus ou moins justes, le problème est plus profond et plus difficile à analyser qu'il n'en a l'air. Il ne s'agit pas seulement de prendre acte de la faiblesse humaine des chrétiens.

Dans notre pays, nous avons du mal à nous situer comme chrétiens. Pendant des siècles, en Occident, l'Église rassemblait toute la société. On était « Catholique et Français toujours », « Provençal et catholique », c'est-à-dire que notre identité sociale était confondue à notre identité chrétienne. Saint Thomas d'Aquin n'a pas écrit de traité sur l'Église parce que, pour lui, la société et l'Église, c'est tout un. Depuis le XVII^e siècle, le mouvement de séparation entre la société et l'Église ne fait que s'accélérer.

Ce n'est pas le lieu de parler de cette histoire ici, mais il convient d'en souligner une conséquence. Pour nous, aujourd'hui, l'Église n'est plus la société, ni même au cœur de la société, elle est comme « à côté » de la société, elle fait nombre. Souvent, elle donne l'impression d'être en complet décalage. Lorsqu'elle vit, qu'elle s'exprime, elle est reçue comme si elle était à l'extérieur de la société, une sorte de contre-société, ou, banalement, un groupe – comme tant d'autres – à l'intérieur de la société. Le catéchisme de mon enfance répondait à la question: « Qu'est-ce que l'Église ? – L'Église est la société de tous les chrétiens, fondée par Jésus-Christ, gouvernée par le pape et les évêques unis au pape. » Nous aurions pu en déduire que nous ne sommes qu'un groupe parmi les autres. Un lobby.

Il existe une deuxième difficulté, encore plus profondément ancrée. Il s'agit de la manière individualisée dont nous concevons notre foi. Nous disons fréquemment « j'ai fait *ma* première communion », « *ma* prière » et, quelquefois, nous disons « j'ai dit *ma* messe ». L'orientation individualisée de notre foi laisse béante la dramatique question de la solitude. Si nous vivons seuls, nous mourons seuls. Ce que nous appelons la « modernité », la prise en compte d'une rationalité fondée sur le doute et l'observation, sur la revendication de la liberté d'être soi-même et de penser par soi-même, accentue ce sentiment d'être seul quoiqu'il arrive. Ainsi, beaucoup ne voient pas l'importance de la vie en Église.

Qu'est-ce que l'Église si elle n'est pas toute la société, ou simplement un groupe parmi d'autres ? Qu'est-ce que l'Église si les chrétiens semblent ne pas en avoir besoin pour vivre leur foi ?

L'Église sacrement

La réponse du Concile aux questions que nous venons d'évoquer réside dans une affirmation: *l'Église est comme un sacrement*. Nous sommes là au cœur de l'enseignement de Vatican II sur la vie de la foi au Christ. Et il nous faut prendre le temps de bien comprendre ce que cette expression signifie.

Quelques remarques préliminaires s'imposent. L'expression « Église sacrement » (universel du salut) se trouve dix fois dans les textes du Concile (*Lumen gentium*, 1, 9-3, 48-2 ; *Gaudium et spes*, 42-3, 43-6, 45-1 ; *Sacrosanctum concilium*, 5-2, 26-1 ; *Ad gentes*, 1-1, 5-1). Cinq autres passages affirment en substance la réalité sacramentelle de l'Église (*Lumen gentium*, 8-1 ; 17 ; *Gaudium et spes*, 40-6 ; *Ad gentes*, 2-2, 3). Mais, si

Vatican II recourt facilement à cette notion, il emploie pour parler de l'Église bien d'autres images ou expressions (sur lesquelles – pour certaines d'entre elles – nous reviendrons plus tard): la notion d'« Église sacrement » est, à l'évidence, centrale, mais elle n'est pas unique. Une deuxième remarque doit être faite: chaque fois que le Concile utilise cette notion, il la lie au Christ. Jamais l'Église n'est envisagée comme une entité autonome. Elle n'a de sens que liée au Christ: de même que la lune ne diffuse pas d'autre lumière que celle du soleil, l'Église n'a rien par elle-même, tout ce qu'elle reflète de lumière pour le monde vient du Christ. Enfin, le Concile semble toujours voir l'Église comme en mouvement, en marche dans un pèlerinage terrestre tourné vers la rencontre avec son Seigneur (cf. *Lumen gentium*, 8-9): tout ce qui donnerait une image statique de l'Église serait incomplet, voire faux.

Les Pères de Vatican II n'ont pas trouvé la notion de l'Église « sacrement du salut » du premier coup. Un premier schéma sur l'Église a été présenté aux Pères en décembre 1962. Il a été d'emblée très critiqué. L'évêque de Bruges, Mgr de Smedt, l'avait littéralement accablé: « Ne faut-il pas corriger ce schéma de trois graves défauts: triomphalisme, cléricalisme et juridisme ? » Le schéma fut renvoyé à la refonte. Les évêques allemands, reprenant une expression du futur cardinal de Lubac, proposèrent alors la notion d'« Église sacrement du salut ». Le père de Lubac avait écrit: « Si le Christ est le sacrement de Dieu, l'Église est le sacrement du Christ » (*Catholicisme*, Paris, Cerf, 1952, p. 50). Il reprenait à sa manière saint Cyprien: « L'Église est l'intangible sacrement de l'unité. Quiconque foment le schisme, se sépare de l'évêque, [...] celui-là s'exclut de toute espérance et s'attire le jugement le plus terrible de la colère divine » (*Lettre* 69.6). Quoi qu'il en soit, la notion d'Église sacrement n'est pas courante dans la tradition, où le mot

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peut se faire qu'ensemble ! Telle est la volonté de Dieu qui se manifeste en nous-mêmes par le besoin de l'autre, inscrit dans la nature humaine.

Parce qu'elle est signe de la communion du Père, du Fils et du Saint-Esprit, l'Église doit être une communion. Certes, elle est organisée et hiérarchique (une note explicative préalable attachée à *Lumen gentium* parle même de « communion hiérarchique »), mais, à chaque niveau de son organisation, elle est et doit se comporter d'abord comme communion.

Elle est signe de communion parce qu'elle est animée en premier lieu par l'Esprit-Saint (cf. *Lumen gentium*, 12-2).

L'Esprit agit dans l'Église de deux manières: par des charismes particuliers (on peut penser à celui des saints et, notamment, à celui de la Vierge Marie) et par un charisme « hiérarchique » donné aux pasteurs: l'Esprit donne à l'Église comme deux jambes pour marcher... L'histoire est d'ailleurs remplie de l'interaction entre les charismes des uns avec ceux des autres: il faudrait raconter ici l'histoire de sainte Catherine de Sienne poussant le pape d'Avignon à rentrer à Rome.

Ce qui frappe, enfin, en lisant le Concile, c'est que, très souvent, celui-ci est muet, ou très peu disert, sur les articulations entre les différentes réalités qu'il décrit. Le sujet que nous traitons en fournit l'exemple: c'est à l'autorité ecclésiastique qu'il appartient de juger de l'authenticité et de la mise en œuvre de ces dons. Elle ne doit pas éteindre l'Esprit. C'est bref, comme conseil pratique: il n'y a pas de règle fixe, si ce n'est de déterminer qui a le dernier mot.

Nous verrons que Vatican II parle de la collégialité des évêques: ensemble, les évêques forment, avec le pape, un collège responsable de l'Évangile pour le monde: il n'est pas dit comment cette collégialité fonctionne, en dehors du cas exceptionnel du Concile. Chaque évêque est appelé à vivre dans

cette collégialité, animée par le pape, par l'Esprit de communion qui existe dans la Trinité. On pourrait avancer la même chose à propos de la coresponsabilité entre laïcs et prêtres.

Ce manque de précision peut apparaître comme un défaut. En fait, c'est une qualité ! Le Concile se situe dans une perspective contemplative, et il invite les catholiques à agir dans la contemplation du mystère du Christ qui les dépasse ; on trouve là un appel double et apparemment contradictoire: il faut que le chrétien se dessaisisse de la volonté de tout contrôler mais, en même temps, qu'il utilise son intelligence pour être fidèle à ce qu'il voit et qu'il entend du Christ. Cette double démarche est évangélique. Le Christ ne donne pas un enseignement structuré, à la manière d'un enseignement universitaire. Il procède par touches, et laisse chacun à sa liberté. Très souvent, lorsque nous demandons de la clarté, des repères, des règles, nous le faisons pour éviter de nous convertir à Dieu et aux autres.

Les images de l'Église

L'Église a été fondée par le Christ. Le Concile le rappelle pour contredire tous ceux qui, périodiquement, lui voient un autre fondateur – par exemple saint Paul. Elle a été voulue par le Christ pour accomplir le dessein du Père, la venue du Royaume. Comment comprendre le dessein du Père sur le monde et l'Église ?

Il faudrait méditer le numéro 6 de *Lumen gentium*. Ce paragraphe est une sorte de résumé du Nouveau Testament en la matière: il énumère toutes les images, les figures de l'Église (bercail, troupeau, champ de Dieu, olivier, vigne, maison de Dieu, tabernacle, Temple, cité sainte, Jérusalem céleste, Épouse

de l'Agneau).

Dans cette énumération, on ne peut qu'être frappé du caractère concret des images employées: toutes renvoient à la vie courante de l'époque du Christ. Il s'agit probablement, là, d'un appel à savoir regarder ce qui nous entoure pour appréhender ce qu'est l'Église. Toutes ces images « bougent ». Elles évoquent la croissance et la fructification, le rassemblement et la protection même dans les difficultés et la rencontre amoureuse. Évidemment, la plupart évoquent la personnalité du Christ: il est le berger, le cultivateur, l'arboriculteur, la vigne, la pierre qui supporte l'édifice, l'Époux... Comme l'écrit Paul dans l'épître aux Colossiens, il est le Premier, la clef de compréhension et d'entrée en Dieu, et l'Église passe par où il entre.

Le Concile achève ce regard sur les principales images bibliques en soulignant leur imperfection et en invitant donc au pèlerinage vers la maison céleste, où la rencontre aura lieu de manière évidente et parfaite (cf. *Lumen gentium*, 6).

Église, corps du Christ

Deux images de l'Église sont privilégiées par le Concile, celle de l'Église corps du Christ et celle de l'Église Peuple de Dieu. Il convient de s'y arrêter tour à tour.

Parler d'Église corps du Christ a une réelle force « symbolique ». Le corps évoque d'abord la solidarité différenciée, mais vécue très fortement, dans un groupe social. Cette solidarité se vérifie dans le concret ; elle est souvent souhaitée. L'image évoque aussi une vie qui irrigue le corps par sa tête, le Christ, et qui rend l'Église plus forte que la mort: la vie est alors celle de l'Esprit. Elle évoque – encore que discrètement – dans la tradition biblique le couple initial, Adam

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

recevoir la Révélation sans un élan vers la vie, une confiance qui ouvre le chemin vers Dieu...

La confiance se manifeste lors d'une rencontre avec le Christ, avec Paul, avec un témoin, et permet à la Révélation d'être, dans l'Esprit, une sorte de coproduction où s'unifient, dans le cœur des fidèles, ce qu'ils sont, ce qu'ils disent, ce qu'ils éprouvent et ressentent... Paul pourra s'exclamer: « De toute évidence, vous êtes ce document venant du Christ, confié à notre ministère, écrit non pas avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non pas, comme la Loi, sur des tables de pierre, mais dans des cœurs de chair » (2 Co 3,3).

La vérité est dans cette relation qu'instaure l'accueil de la Révélation dans un cœur qui l'attend.

La Révélation

La Révélation, c'est Dieu qui s'exprime ! C'est dans la foi, que les chrétiens parlent de Révélation, et découvrent que Dieu les devance ! Mais ils le font librement. Le Concile insiste de manière appuyée sur cette liberté, puisqu'il lui a consacré une déclaration (*Dignitatis humanae*). La réponse de foi donnée par l'homme à Dieu doit être libre. En conséquence, personne ne doit être contraint à embrasser la foi malgré lui (cf. *Dignitatis humanae*, 10).

Il est essentiel, pour comprendre ce que le Concile dit sur la Révélation, de saisir que Dieu veut parler à l'homme, à hauteur de visage, sans imposer sa vérité par la force: le Christ parle « d'homme à homme » à chacun d'entre nous: la vérité se trouve dans la relation avec lui. Souvenez-vous (au moins les plus vieux d'entre vous) de l'acte de foi que l'on vous a enseigné: « Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous nous

avez révélées, et que vous nous enseignez dans votre Église, parce que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper. » Cet acte de foi répond à une situation historique précise. Le XVIII^e et le XIX^e siècles refusent – ou limitent – tout ce qui ne vient pas directement de la raison humaine, et donc la possibilité d'une révélation de Dieu. C'est contre cette exclusivité « humaine » que l'Église réagissait. Vatican I, tout en donnant une large place à la raison humaine dans la recherche de Dieu, met les choses au point:

Il a plu à sa sagesse et à sa bonté de se révéler lui-même au genre humain et de révéler les décrets éternels de sa volonté par une autre voie, surnaturelle celle-là: « Dieu a parlé jadis à nos Pères à plusieurs reprises et de plusieurs manières par les prophètes ; en ces jours, les derniers, il nous a parlé par son Fils. » (He 1,1).

C'est bien grâce à cette révélation divine que tous les hommes doivent de pouvoir, dans la condition présente du genre humain, connaître facilement, avec une ferme certitude et sans aucun mélange d'erreur, ce qui dans les choses divines n'est pas de soi inaccessible à la raison.

Vatican I, Constitution dogmatique sur la foi catholique

Dans cette constitution, ce qu'il convient de croire, le contenu de la foi, ce sont les décrets éternels. La vérité est le contenu de ces décrets divins, authentifiée par le magistère par les dogmes. Il est facile de comparer avec Vatican II.

Il a plu à Dieu dans sa bonté et sa sagesse de se révéler en personne et de faire connaître le mystère de sa volonté (cf. Ep 1,9) grâce auquel les hommes, par le Christ, le Verbe fait chair, accèdent dans l'Esprit Saint, auprès du Père et sont rendus participants de la nature divine (cf. Ep 2,18 ; 2 P 1,4). »

Dei verbum, 2

Voici le centre de la réflexion:

Par cette révélation, le Dieu invisible (cf. Col 1,15 ; 1 Tm 1,17) s'adresse

aux hommes, en son surabondant amour, il s'entretient avec eux (cf. Ba 3,28) comme avec des amis (cf. Ex 33,11 ; Jn 15,14-15), pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie... La profonde vérité que cette Révélation manifeste, sur Dieu et sur le salut de l'homme, resplendit pour nous dans le Christ, qui est à la fois le Médiateur et la plénitude de toute la Révélation.

Dei verbum, 2

Il faudrait méditer chaque mot ! Dieu veut parler à l'homme comme à un ami. Cette Parole qui s'est voulue humaine, c'est le Christ. La vérité, c'est lui ! Il est parfaite relation entre Dieu et l'homme. La vérité, ce ne sont pas d'abord un livre, des dogmes, une théologie, une théorie... C'est cet homme qui parle à notre cœur pour en faire surgir un élan vers le Père et nos frères, pour mettre au jour, par l'amitié, ce qui est au fond de notre nature humaine. Dieu veut s'adresser à notre humanité blessée, limitée, pécheresse, comme à une amie digne d'entrer dans son intimité divine.

La vérité de la vie de l'homme ne peut pas être apportée par la science ou la technique (quelle que soit, par ailleurs, leur grandeur), elle ne peut pas être apportée par la seule raison (même si la raison est essentielle pour vivre humainement), mais elle est dans cette rencontre entre Dieu et l'homme, entre Dieu et chacun des hommes, vécue et rendue possible par Jésus le Christ.

La question qui se pose est d'accéder à Lui. Le texte du Concile rappelle opportunément que si Jésus veut nous rencontrer, il a vécu à un moment de l'histoire et non à un autre. Ce moment est loin de nous. Cette distance peut sembler infranchissable. Elle ne l'est pas. Mais il est important de prendre conscience de ce qu'elle implique. Jésus vit à une époque où tout le monde croit en Dieu ou en un dieu. Nous sommes nous, à un moment de l'histoire, au cœur d'une culture

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Au centre de la pensée du Concile se trouvent le Christ et l' – Peuple de Dieu. Mais ces enseignements pourraient rester extérieurs à nous, si Vatican II n'avait pas été « la reprise de conscience du sacrement du baptême » (Mgr Suenens).

Le Baptême est le sacrement de la foi (cf. Mc 16,16). Mais la foi a besoin de la communauté des croyants. Ce n'est que dans la foi de l'Église que chacun des fidèles peut croire. La foi qui est requise pour le Baptême n'est pas une foi parfaite et mûre, mais un début qui est appelé à se développer. Au catéchumène ou à son parrain on demande: « Que demandez-vous à l'Église de Dieu ? » Et il répond: « La foi ! »

Catéchisme de l'Église catholique, n° 1253

Le sacrement et la foi des baptisés

Le mot sacrement, lorsqu'on parle des sept sacrements, est apparemment clair pour beaucoup de chrétiens. Pour autant, il n'est pas sûr que la plupart d'entre nous aient complètement assimilé la richesse de sens que Vatican II lui a donné. Certains théologiens distinguent deux faces complémentaires et inséparables de la foi. L'élan vers Dieu et l'adhésion que nous lui donnons, d'une part (*fides qua*), et, d'autre part, le contenu de ce à quoi nous croyons, par exemple que Jésus est Dieu (*fides quae*). Cette distinction permet de réfléchir aux différents aspects de l'acte de foi, mais elle n'est pas parfaite: on ne peut pas croire que « Jésus est Dieu » sans accepter de se laisser transformer. L'objet de la foi n'est pas un savoir quelconque, c'est précisément celui qui nous donne la force de croire. Par ailleurs, les théologiens sont d'accord pour dire que la foi est en même temps un don de Dieu et un acte personnel de l'homme.

À cette description de la structure de la foi, nous l'avons vu, Vatican II n'a rien changé... Pourtant, il a introduit un

bouleversement en faisant prendre conscience que le contenu de la foi était beaucoup plus large que ce que l'on professait depuis le concile de Trente. Ce que Dieu veut révéler, c'est lui-même ; le mot que nous traduisons par « mystère » est le mot *sacramentum*, sacrement ! Le contenu de la foi demeure une connaissance. Vatican I n'est pas rejeté, mais bien plus qu'une connaissance, c'est la rencontre de soi avec toute la personnalité du Christ. Ce qui fait que l'Église n'est pas seulement la gardienne de la vérité, mais le lieu de la rencontre avec le Christ.

Puisqu'il s'agit d'une rencontre qui prend toute la vie, la foi ne peut pas être réduite à des mots. Il ne s'agit pas seulement « d'enseigner » le catéchisme – ce qui est déjà bien –, il s'agit, plus profondément, d'apprendre à vivre du Christ dans l'Église (cf. *Ad gentes*, 5). La foi de l'Église s'exprime globalement (un « acte plénier ») dans le témoignage d'une vie – accompagné d'une prédication –, une liturgie manifestée dans les sacrements et un service de la liberté et de la paix. Il conviendrait de développer longuement. Une analyse précise du mot « foi » dans les textes du Concile nécessiterait un travail considérable: il y est employé à plus de deux cent cinquante reprises. Vatican II accorde une grande importance au contenu de la foi (il ne faut surtout pas l'opposer à Vatican I sur ce point) mais, pour lui, répétons-le, le but de la transmission de la foi est d'établir une relation vivante avec le Christ. Cette mise en relation demande du temps, de la pédagogie, une communication qui parle le langage courant, les cultures locales, etc. Il ne s'agit pas simplement de « dire » la foi, de « témoigner » avec des mots, fussent-ils géniaux, il faut en vivre. Et la vie de la foi se fonde dans les sacrements.

Les sacrements ont pour fin de sanctifier les hommes, d'édifier le Corps du Christ, enfin de rendre le culte à Dieu ; mais, à titre de signes, ils ont aussi

un rôle d'enseignement. Non seulement ils supposent la foi, mais encore, par les paroles et les choses, ils la nourrissent, ils la fortifient, ils l'expriment ; c'est pourquoi ils sont dits sacrements de la foi. Certes, ils confèrent la grâce, mais, en outre, leur célébration dispose au mieux les fidèles à recevoir fructueusement cette grâce, à rendre à Dieu le juste culte, et à exercer la charité.

Sacrosanctum concilium, 59

Notons ici l'importance capitale de l'Église pour vivre la foi: sans Église, il n'y a pas de foi, pas de chemin de salut tel que l'a proposé le Christ. Si la liturgie permet de vivre la foi, elle n'est pas le tout de la vie de la foi: la foi se vit en Église, mais elle est d'abord un lien personnel avec le Christ. Le lien d'une liberté qui, découvrant le don de Dieu, cherche à en vivre au milieu des hommes. Les anciens affirmaient que la réponse de foi et d'amour au don de Dieu se manifestait dans le témoignage (*marturia*), la vie sacramentelle (*liturgia*) et le service (*diaconia*). C'est bien à cette réponse de foi qu'introduit le baptême. Être chrétien ne consiste pas seulement à admirer le Christ et à être d'accord avec lui sur sa conception du monde. Être chrétien ne consiste pas seulement à être fidèle à sa Parole et à suivre ses enseignements, c'est, dans la foi, vivre du Christ ! « Le Christ n'est pas seulement devant nous ou avec nous, il est en nous » (Hans Urs von Balthasar).

La gloire du baptisé

Nous parlerons plus tard du sacerdoce ministériel des prêtres et des évêques. Il nous faut aborder ici la participation des baptisés au sacerdoce du Christ. Le baptême fait des chrétiens des membres du Corps du Christ (*Lumen gentium*, 7). Comme tels, les chrétiens participent à l'action du Christ, qu'ils soient prêtres ou laïcs. Ici encore, il nous faut faire un peu d'histoire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dont nulle autre action de l'Église ne peut atteindre l'efficacité au même titre et au même degré.

Sacrosanctum concilium, 7

Reprenons certaines des formulations de ce texte.

« La fonction sacerdotale du Christ » est une conviction centrale de la foi chrétienne: Jésus est le médiateur par excellence, l'unique médiateur entre les hommes et Dieu (cf. He 9,15). D'une part, il est celui qui permet aux hommes de se tourner vers Dieu dans une totale confiance en les représentant sur la Croix alors qu'il s'offre à son Père ; d'autre part, il est auprès de Dieu et peut, comme Dieu se lier à tous les hommes ses frères pour leur donner la confiance de Dieu, c'est-à-dire le salut. En lui, l'homme fait confiance à Dieu et Dieu à l'homme. Ainsi, participer à une liturgie inscrit chacun dans une histoire: si le Christ sauve les hommes en instaurant la confiance entre Dieu et eux, son action ne se comprend que si on l'inscrit dans la longue quête de Dieu qui, depuis l'origine, cherche à conquérir l'amour de l'homme. Finalement, ce n'est que par la Croix que Dieu a pu faire comprendre le type de relation qu'il souhaitait avec chacun de nous, une relation d'amour. C'est du côté du Christ, mort sur la Croix, qu'est née l'Église, l'Église comme sacrement (cf. *Sacrosanctum concilium, 5*).

« Par des signes sensibles », car l'homme ne va à l'invisible que par le visible. Il n'existe pas de spirituel « pur ». Le corps, et d'une manière plus générale la matière, sont indispensables pour que l'homme atteigne la compréhension du mystère de Dieu auquel la confiance du Christ l'associe. Si ce passage par le sensible est inévitable, il a un inconvénient: jamais aucun sensible n'est à la hauteur de Dieu et ne peut exprimer le mystère, sauf à celui qui le reçoit dans la foi. Ce qui est important dans la liturgie, dans la compréhension de la liturgie,

est au-delà de toute explication et ne peut se saisir que dans le don de soi au Christ.

« Culte public »: il n'y a sans doute pas matière à commenter longuement ces deux mots. Le mot culte vient du latin *colere*, qui a donné le terme de « culture », dans les deux sens (agraire et social), et qui signifie prendre soin et adorer: rendre un culte public, c'est manifester la primauté absolue de Dieu, et le faire en lui rendant l'honneur public qui lui est dû. Mais, en réalité, le mot public ici peut faire penser à l'origine du mot liturgie, qui en grec classique a le sens exact de service public: une fonction exercée dans l'intérêt de tout le peuple.

« Exercé par le corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire par le chef et tous ses membres. » Si le Christ est, d'une certaine manière, le seul sujet, le seul acteur de la liturgie, il n'agit pas seul. Il agit lié à l'ensemble du peuple de Dieu, faisant corps avec tous ceux qui acceptent le don qu'il leur fait. Dans chaque célébration, toute l'Église est présente. Celle d'hier, d'aujourd'hui et de demain, d'ici et de là-bas. Celle de nos défunts et celle de nos enfants. Entrer en célébration, c'est entrer dans cet immense mouvement vers le Père. C'est anticiper la réunion de tous auprès de Dieu, c'est s'ouvrir à la prière et à la joie des saints, c'est, d'une certaine manière, vivre par anticipation le bonheur qui nous est promis. Les Orientaux le signifient en couvrant leurs églises d'images de saints. Les Pères du Concile n'ont pu retenir leur enthousiasme en rappelant cette vérité élémentaire (cf. *Lumen gentium*, 50).

« Son corps, qui est l'Église. » L'Église tout entière, donc le Peuple des baptisés, dans lequel les fidèles sont, pour les uns, laïcs et pour les autres, prêtres ; dans la liturgie, l'unité du Peuple est toujours signifiée par la diversité de ses vocations. Soyons clairs, cela signifie que, dans l'action liturgique, il n'y a pas d'un côté des spectateurs, et de l'autre un ou plusieurs

célébrants. Toute l'assemblée célèbre ! (cf. *Sacrosanctum concilium*, 26.)

« La liturgie est une action du Peuple de Dieu. » C'est du Christ que la liturgie tient son efficacité. Il est fondamental de le dire et de le redire. L'efficacité de la liturgie ne tient pas d'abord à la qualité de la célébration, à la beauté d'un chant ou au talent d'orateur du prêtre célébrant, mais du Christ qui, rassemblant les membres de son corps, les offre à son Père et leur donne la force de glorifier Dieu par leur vie, leurs paroles et leurs prières (cf. *Sacrosanctum concilium*, 10).

Par le Christ, la liturgie est « source » et « sommet » de la vie chrétienne. Beaucoup de commentateurs ne retiendront que ces deux mots pour parler de *Sacrosanctum concilium*. C'est bref, mais vrai. Cela situe la liturgie à un niveau certain ! Le cardinal Ratzinger a affirmé les choses plus crûment :

La liturgie n'est pas un show, un spectacle qui ait besoin de metteurs en scène géniaux ni d'acteurs de talent. La liturgie ne vit pas de surprises « sympathiques », de « trouvailles » captivantes, mais de répétitions solennelles [...]. Dans la liturgie opère une force, un pouvoir que même l'Église tout entière ne saurait nous conférer: ce qui s'y manifeste est l'absolument Autre qui, à travers la communauté (qui n'en est donc pas maîtresse, mais servante, le simple instrument), arrive jusqu'à nous.

*Joseph Ratzinger et Vittorio Messori, Entretien sur la foi,
Paris, Fayard, 1985*

Pour autant, il convient de manifester par la qualité de l'action liturgique la foi en ce qu'elle signifie.

Mais, pour obtenir cette pleine efficacité, il est nécessaire que les fidèles accèdent à la liturgie avec les dispositions d'une âme droite, qu'ils harmonisent leur âme avec leur voix, et qu'ils coopèrent à la grâce d'en haut pour ne pas recevoir celle-ci en vain.

Sacrosanctum concilium, 11

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

heureux d'arriver à des consensus, il est toujours mauvais de tomber dans le relativisme. L'intransigeance, comme le relativisme sont deux manières de refuser la dignité de l'autre. L'une dit: « Tu ne peux pas comprendre, mais c'est comme cela », l'autre laisse tomber: « Tu ne peux pas saisir, mais ça n'a pas d'importance. » L'une et l'autre de ces attitudes oublient la nécessaire solidarité de l'humanité et son fondement dans la réalité.

Le Concile, répétons-le, trace un chemin pour un dialogue vraiment salutaire: l'imitation du Christ et des apôtres. Nous l'avons vu un peu plus haut en parlant du style propre à Vatican II. Le Christ a rendu témoignage à la vérité, mais il n'a pas voulu l'imposer par la force à ses contradicteurs (cf. *Dignitatis humanae*, 11).

Le Concile affirme que le Christ a reconnu le pouvoir civil et ses droits, tout en rappelant que les droits supérieurs de Dieu doivent être respectés. C'est une des rares allusions à l'État dans le texte de *Dignitatis humanae*... En proposant le Christ comme modèle, il semble inviter à situer le dialogue le plus possible dans la légalité du moment, comme les apôtres le firent. La douceur et la modestie ne les ont pas empêchés de proclamer ce qu'ils avaient à transmettre: « Ils ne craignirent pas de contredire le pouvoir public qui s'opposait à la sainte volonté de Dieu: "Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes" (Ac 5,29) » (*Dignitatis humanae*, 11).

Peut-on ajouter que la force du dialogue que prône Vatican II vient moins de son intransigeance – qui peut exister – que d'une douceur, sûre que le Royaume promis est toujours plus ou moins confusément souhaité par l'autre ? On peut parler ici de l'optimisme du Concile.

Les dialogues qu'il convient d'avoir

Le dialogue œcuménique (Lumen gentium, 15)

Ce dialogue est déjà plus que séculaire. Le mouvement œcuménique est né hors de l'Église catholique. Le Concile le considère comme une œuvre de Dieu. Le désir œcuménique vient de Dieu, car Dieu veut l'unité. Jésus le dit (cf. Jn 17,21). Dieu – parce qu'il est en trois personnes – veut que l'Église, dans sa diversité, signifie l'unité (cf. *Unitatis redintegratio*, 2). Ainsi, nous ne parlons pas aux chrétiens comme à des étrangers. « En effet, ceux qui croient au Christ et qui ont reçu valablement le baptême, se trouvent dans une certaine communion, bien qu'imparfaite, avec l'Église catholique » (*Unitatis redintegratio*, 3). Bien entendu, « croire au Christ » signifie, pour Vatican II, croire au Christ homme et Dieu, unique médiateur entre Dieu et les hommes. Que nous le voulions ou non, nous sommes ensemble membres du corps du Christ. « Tous, Juifs ou païens, esclaves ou hommes libres, nous avons été baptisés dans l'unique Esprit pour former un seul corps. Tous nous avons été désaltérés par l'unique Esprit » (1 Co 12,13).

Ces convictions de base invitent l'Église à un dialogue œcuménique exigeant. D'une manière certaine, ce dialogue invite chacun à se réformer sans cesse, pour être sans cesse davantage fidèle à Dieu qui appelle à l'unité. L'Église catholique a conscience d'être l'Église du Christ. À ce titrelà, elle a une responsabilité particulière: elle doit, de toutes ses forces, vouloir l'unité dans la vérité du Christ !

Elle doit donc devenir vraiment catholique, c'est-à-dire ouverte à l'universel et ouverte à ce que l'Esprit inspire aux hommes quelles que soient leurs cultures, et tout spécialement aux chrétiens qui, eux aussi, sont, pour leur part, Temple de

l'Esprit (*Unitatis redintegratio*, 3). De plus, si elle veut vraiment la « reconstitution de l'unité » (*unitatis redintegratio*), elle doit avoir foi en l'Esprit-Saint qui mène l'ensemble des chrétiens de bonne volonté vers la pleine réalisation de l'unité. D'une certaine manière, elle doit agir en sachant que l'Esprit la conduit vers cette unité. Il convient « simplement » qu'elle demeure fidèle à ce que l'Esprit lui communique (cf. *Unitatis redintegratio*, 3).

Bref, l'Église doit non seulement se convertir, mais aussi prendre les moyens de prendre sa part de responsabilité, sinon « la » responsabilité de la recherche de l'unité. Pour cela, elle doit s'intégrer à la prière du Christ en faisant sienne au maximum cette prière. *Lumen gentium* souligne que Marie ne cesse de prier pour l'unité. Le résultat de cette prière devrait être visible dans la recherche de la connaissance de l'autre, la formation œcuménique et, chaque fois que cela est possible, la collaboration. On aurait pu ajouter que l'Église doit aussi vaincre l'impatience, l'inertie et, surtout, la suspicion.

Le dialogue avec les juifs

Si le Concile consacre l'importance du dialogue œcuménique, il a un rôle fondateur pour le dialogue avec les juifs. Lors de la préparation de Vatican II, aucun évêque ne demanda que l'on travaille la question: ce sont les papes Jean XXIII et Paul VI qui ont été à l'origine d'un mouvement auquel le Concile a donné un élan certain.

Jean XXIII demanda au cardinal Bea de rédiger un paragraphe sur les juifs dans le document sur l'œcuménisme. Ce document, qui deviendra *Nostra aetate*, en 1963, suscite bien des discussions et ne parvient à maturité qu'en 1964, après le voyage en Terre Sainte de Paul VI. Ce dernier est intervenu, non

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que disent les théologiens de la foi implicite, mais ne veut pas en faire une raison pour abandonner l'esprit missionnaire !

La mission est participation au Christ, grand prophète

Il appelle à être missionnaire parce que le Christ l'était ! À notre baptême, on nous a marqués du saint chrême, en disant: « Vous qui faites maintenant partie de son peuple, il vous marque de l'huile sainte pour que vous demeuriez éternellement les membres de Jésus-Christ, prêtre, prophète et roi. » Ainsi, nous participons à la fonction prophétique du Christ (*Lumen gentium* 12 et 35). À vrai dire, le titre de prophète est rarement appliqué au Christ dans le Nouveau Testament (Lc 13,33 ; Mt 13,57 ; Lc 24,19) mais Jésus se comporte comme un prophète: il est lié au Père, il invite à la conversion et il annonce le salut: « Les temps sont accomplis: le règne de Dieu est tout proche. Convertissezvous et croyez à la Bonne Nouvelle » (Mc 1,15). Participer à la fonction prophétique consiste, sans aucun doute, à se laisser inspirer par l'Esprit-Saint pour proclamer le même message que lui: c'est une bonne nouvelle !

« Le Peuple saint de Dieu participe aussi de la fonction prophétique du Christ ; il répand son vivant témoignage avant tout par une vie de foi et de charité, il offre à Dieu un sacrifice de louange, le fruit de lèvres qui célèbrent son Nom (cf. He 13,15). »

Lumen gentium, 12

Le Concile donne à cette discussion sur la fonction prophétique du Peuple de Dieu un développement inattendu. C'est à son propos qu'il parle de l'infaillibilité de la foi du Peuple de Dieu. Depuis Vatican I, on avait surtout parlé de l'infaillibilité du pape ; on avait oublié que ce concile avait situé

cette infaillibilité au cœur de celle de l'Église. Comme nous l'avons souligné, si la foi est un don de Dieu, elle est infaillible lorsqu'elle est pure... Le problème, c'est le manque de foi. La foi n'est pas une caractéristique du seul clergé, des évêques ou du pape. À l'évidence, ceux-ci ont un rôle spécifique, mais le Peuple, quand il professe sa foi, est infaillible.

Vous êtes le sel de la terre. Si le sel se dénature, comment redeviendra-t-il du sel ? Il n'est plus bon à rien: on le jette dehors et les gens le piétinent. Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée.

Mt 5,13-14

Chacun est invité, en fonction de ce que l'Église lui donne de faire pour le salut de tous, à participer à l'accueil de cette Parole infaillible.

L'Esprit Saint distribue aussi parmi les fidèles de tous ordres, « répartissant ses dons à son gré en chacun » (1 Co 12,11), les grâces spéciales qui rendent apte et disponible pour assumer les diverses charges et offices utiles au renouvellement et au développement de l'Église.

Lumen gentium, 12

Il ne faudrait pas s'y tromper. Être prophète dans le Christ demande souvent du courage. Le prophète console, aime certes, mais il est capable de prononcer une parole exigeante, de placer devant le « mystère », qui appelle à la conversion. Il ne nous est pas demandé d'être le miel de la terre... mais son sel !

La mission fait de l'Église le sacrement de l'union avec Dieu et de l'unité du genre humain

Nous sommes missionnaires en vivant l'amour fraternel au cœur de l'Église: le « Voyez comme ils s'aiment » a toujours été un

témoignage de foi. Il faut revenir ici sur l'intention même de Jean XXIII et de Paul VI à propos du Concile: ces papes voulaient que l'on puisse comprendre véritablement ce qu'est l'Église et quelle est sa mission. Nous avons déjà cherché à saisir la perception de l'Église des Pères conciliaires. Nous nous intéressons ici à la mission. L'Église n'existe pas pour elle-même. Elle existe pour Dieu, ou, plus exactement, pour permettre à l'humanité de rejoindre Dieu. Sa mission la définit, et le mot sacrement a été choisi pour exprimer cela.

Un sacrement est une rencontre avec Dieu, qui s'inscrit dans une histoire « du salut », du don du bonheur vital aux hommes et aux femmes. Un sacrement est lié au Christ, c'est-à-dire à l'Incarnation. Un sacrement est visible, audible, mais n'a de sens que pour désigner l'invisible.

Le mot *sacramentum* traduit en latin le mot grec *mysterion*. Le *mysterion* était employé pour désigner les plans de guerre des généraux de l'Antiquité... secrets, mais se devinant dans l'action. Le mystère, c'est le plan d'amour de Dieu pour sauver l'humanité. Le « sacrement » primordial, c'est, évidemment, le Christ qui met en œuvre le plan d'amour du Père, et l'Église est l'expression actuelle de la volonté du Christ (*Lumen gentium*, 9. 3, 48, 49).

Pour le Concile, le plan divin est sacramentel: Dieu veut faire accéder à l'invisible par le visible, et c'est pourquoi l'Église se doit d'être visible. Ce qui rend l'Église visible ? Ce sont la communauté priante réunie autour de ses pasteurs, la sainteté de ses membres, ses rites, etc. Mais, pour que le signe soit significatif, il convient que les membres aient un mode de vie qui interroge:

Ainsi, l'Esprit suscite en tous les disciples du Christ le désir et les initiatives qui tendent à l'union pacifique de tous, suivant la manière que le Christ a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'Église.

On souleva alors une autre question: comment devient-on membre du collège ? La minorité pensait que c'était la juridiction donnée par le pape qui en était le ticket d'entrée, la majorité a affirmé que c'était le sacrement qui faisait un membre du collège, et instaurait une communion avec le pape. Il existe une véritable asymétrie: le pape agit seul, quand il veut et partout. Le collège agit avec le consentement du pape. Le pape ne peut pas enseigner en dehors de l'Église, mais personne ne peut le contrôler sur ce point.

Alors que le Concile est souvent assez discret sur l'Esprit-Saint, en parlant des évêques, il insiste sur son rôle: c'est lui qui « consacre » l'évêque à la mission et lui donne la charge de sanctifier, d'enseigner et de gouverner (cf. *Lumen gentium*, 21).

Christus Dominus (le décret conciliaire sur les évêques) indiquera trois manifestations de l'appartenance au « collège » épiscopal:

– chaque évêque doit avoir un souci de l'Église universelle, puisqu'il fait partie du collège qui en a la responsabilité. Ce regard peut conduire à des échanges, notamment de prêtres ou de laïcs. De toute façon, il doit conduire à une fraternité plus grande ;

– chaque évêque est invité au concile œcuménique au titre de sacrement de l'ordre ;

– le pape se fait aider par les évêques du monde entier.

Devenir évêque

Le don de l'Esprit

Dans l'Évangile, il est facile de discerner trois étapes dans la

transmission de la mission aux apôtres. La première est le choix de Jésus: il en appelle douze... Le Concile est très discret sur la manière d'appeler les évêques, car le processus est différent suivant les rites et les lieux. Ensuite, les apôtres reçoivent une mission (cf. Mt 28,18-19) laquelle ne devient effective que dans un troisième temps, après la Pentecôte, c'est-à-dire lorsqu'ils eurent reçu l'Esprit-Saint.

Sans l'Esprit-Saint, il n'y a pas de possibilité de signifier le Christ. La mission n'est ni un droit, ni un devoir, elle est vie dans le Christ.

L'imposition des mains

Le geste est décrit dans le Nouveau Testament. Timothée a reçu cette imposition des mains de Paul, et impose les mains à son tour. « Voilà pourquoi je te rappelle que tu dois réveiller en toi le don de Dieu que tu as reçu quand je t'ai imposé les mains » (2 Tm 1,6, voir aussi 1 Tm 5,22). L'imposition des mains signifie le don de l'Esprit-Saint. Le geste a traversé les âges, et fait toujours partie de l'ordination des évêques.

De fait, la succession ininterrompue jusqu'au Christ est impressionnante et a quelque chose de charnel, qu'il importe de conserver. Pour autant, elle n'a rien de magique. Comme hier, aujourd'hui l'évêque reçoit l'imposition des mains d'un consécrateur principal, mais au moins de deux autres évêques. On peut alors interpréter cette imposition des mains comme le signe d'une fraternelle réception dans le collège des évêques.

Le sacrement de l'ordre

Cinquante ans après le Concile, il peut sembler anodin que l'on souligne que, par la consécration épiscopale, est conférée la

plénitude du sacrement de l'ordre. Cela n'a pas posé de vraies questions en 1963, mais cela en aurait certainement posé en 1870. Pendant longtemps, on a considéré (même si les textes liturgiques disaient le contraire) que la consécration du prêtre était tellement importante que rien ne pouvait la dépasser, même si on reconnaissait à l'évêque un devoir d'organisation. Une des versions du texte affirmait que la consécration conférait le « degré suprême » du sacrement. Les Pères ont préféré le terme de « plénitude », pour souligner que, loin d'être un supplément au presbytérat, l'épiscopat est le centre auquel participent de manière seconde les prêtres.

La Tradition

Le Concile va détailler les fonctions de l'évêque et nous allons y revenir immédiatement. Pour autant, il serait faux de définir l'évêque par ses fonctions. Il est consacré. Il est mis à part et transformé par l'Esprit. Ce qui le caractérise, c'est son lien au collège épiscopal et à son chef, et c'est le don de l'Esprit qui unit l'ensemble de ce collège: s'inscrivant dans cet ensemble, l'évêque est signe vivant de la présence toujours actuelle de l'Esprit dans l'Église, signe de ce que l'on peut appeler la Tradition, qui se manifeste dans son incorporation à ce collège qui a traversé les siècles. C'est à ce titre qu'il sanctifie, enseigne et gouverne, qu'il est gardien de la Tradition et de son actualité dans le monde.

Les évêques, établis par le Saint-Esprit, succèdent aux Apôtres, comme pasteurs des âmes: ils ont été envoyés pour assurer, en union avec le Souverain Pontife et sous son autorité, la pérennité de l'œuvre du Christ, Pasteur éternel. Car le Christ a donné aux Apôtres et à leurs successeurs l'ordre et le pouvoir d'enseigner toutes les nations, de sanctifier les hommes dans la vérité et de guider le troupeau. Aussi, par l'Esprit Saint

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

assurant le service sacré de l'Évangile, pour que les nations deviennent une offrande agréable, sanctifiée par l'Esprit Saint. En effet, l'annonce apostolique de l'Évangile convoque et rassemble le Peuple de Dieu, afin que tous les membres de ce peuple, étant sanctifiés par l'Esprit Saint, s'offrent eux-mêmes en « victime vivante, sainte, agréable à Dieu » (Rm 12,1).

Presbyterorum ordinis, 2

Si la définition du sacerdoce presbytéral est conforme à celle de Trente, elle l'englobe et la dépasse en parlant presque toujours des prêtres, et non du prêtre, comme pour évoquer une communion sans laquelle leur ministère serait vain, et en replaçant toujours leur mission dans une vision de l'évangélisation du monde, afin de permettre à chacun d'exercer le sacerdoce commun et d'offrir sa vie et celle du monde entier. D'une certaine manière, c'est dans cet espace né de l'élargissement de la vision que *Gaudium et spes* va trouver sa place: il convient d'agir pour que le monde soit offert à Dieu et le prêtre a un rôle premier dans cette démarche. Nous sommes aux antipodes d'une conception qui a marqué l'histoire de l'Église, celle des deux glaives: aux laïcs, le profane, aux prêtres, le religieux... Le prêtre est au cœur du monde pour rappeler à tous et permettre, autant que possible, que ce monde soit offert à Dieu.

Liés aux évêques

Au début du paragraphe qui leur est consacré, les Pères ont voulu reprendre l'esprit du concile de Trente et mettre en avant l'éminente dignité des prêtres. On n'insistera jamais assez sur le rappel: « Ils sont à l'image du Christ. » J'aimerais dire: ils sont sacramentellement l'image du Christ. Ils accomplissent leur ministère en lien avec l'évêque. Clairement, pour le Concile, et

dans l'esprit de celui-ci, le lien doit être effectif et affectif:

En raison de cette participation au sacerdoce et à la mission de leur évêque, les prêtres doivent reconnaître en lui leur père et lui obéir respectueusement. L'évêque, lui, doit considérer les prêtres, ses coopérateurs, comme des fils et des amis, tout comme le Christ appelle ses disciples non plus serviteurs, mais amis (cf. Jn 15,15). Tous les prêtres, par conséquent, tant diocésains que religieux, en raison de l'ordre et du ministère, sont articulés sur le corps des évêques et, selon leur vocation et leur grâce, sont au service du bien de l'Église entière.

Lumen gentium, 28

En réalité, il est difficile, de l'extérieur – et, quelquefois, de l'intérieur – de bien situer cette coopération évêque-prêtres. Elle est comparable à celle des évêques avec le pape: la communion – qui implique une fraternité – ne doit pas nier la responsabilité différenciée des uns et des autres. Nous ne sommes pas dans la description d'un organigramme, mais dans l'évocation d'un esprit qui bannit toute appropriation personnelle du pouvoir par qui que ce soit, même si ce pouvoir doit avoir les moyens de s'exercer.

La mission

Encore une fois, c'est le Christ qui envoie pour donner corps dans notre monde à sa propre mission. Le prêtre agit *in persona Christi*, en rendant présent le Christ. « Ils sont consacrés pour prêcher l'Évangile et pour être les pasteurs des fidèles et célébrer le culte divin en vrais prêtres du Nouveau Testament » (*Lumen gentium*, 28). La première tâche citée est la proclamation de l'Évangile (cf. Mt 28,10). Il faut insister sur ce point. C'est la finalité de la mission et ce qu'il convient de mettre en premier.

Plus tard, dans le paragraphe 28 de *Lumen gentium*, le

regard sur cette mission sera dédoublé: « prêcher l'Évangile » et « annoncer à tous la divine Parole », « prêcher » et « enseigner ». Les formulations rappellent qu'il ne s'agit pas simplement de former des chrétiens, mais aussi de parler au cœur de la société. Le prêtre n'est pas simplement l'animateur de la communauté. Il doit être aussi missionnaire. Le prêtre doit aimer « le monde » à la manière du Christ et, comme le Christ, oser « sortir » pour semer.

Guider les fidèles

Tout le Concile évoque le futur vers lequel l'Église se dirige grâce à l'action de l'Esprit, et le prêtre doit se mettre au service de cet Esprit. Le Christ s'est présenté comme le Bon Berger de cette transhumance. Il a invité Pierre d'une manière particulière, mais, avec lui et à travers lui, tous les apôtres et leurs collaborateurs, à assumer cette fonction.

Les prêtres, au nom de l'évêque, rassemblent la famille de Dieu, fraternité qui n'a qu'une âme, et par le Christ dans l'Esprit, ils la conduisent à Dieu le Père. Pour exercer ce ministère, comme pour les autres fonctions du prêtre, ils reçoivent un pouvoir spirituel, qui leur est donné pour l'édification de l'Église.

Presbyterorum ordinis, 6

L'image du berger est belle. Elle ne doit pas, cependant, induire en erreur. Les fidèles ne doivent pas être considérés comme des brebis bêlantes. La méthode suggérée repose d'abord sur la formation, sur le discernement, de la vocation de chacun, sur la liberté chrétienne, sur la lecture des signes des temps, sur le souci des pauvres et sur l'ouverture au monde (cf. *Presbyterorum ordinis*, 6). Mais le cœur de la mission est l'unité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quête de la cité future, or l'état religieux, qui assure aux siens une liberté plus grande à l'égard des charges terrestres, manifeste aussi davantage aux yeux de tous les croyants les biens célestes déjà présents en ce temps, il atteste l'existence d'une vie nouvelle et éternelle acquise par la Rédemption du Christ, il annonce enfin la résurrection à venir et la gloire du Royaume des cieux. De plus, il s'efforce d'imiter de plus près et il représente continuellement dans l'Église cette forme de vie que le Fils de Dieu a prise en venant au monde pour faire la volonté du Père et qu'il a proposée aux disciples qui le suivaient.

Lumen gentium, 44

À temps et à contretemps, notamment en se servant de l'image du Corps, l'Église veut, sans cesse, proclamer que chaque vocation particulière est nécessaire pour la vie du corps tout entier, parce qu'elle manifeste un aspect du don de Dieu que chacun doit vivre à sa manière. Les religieux manifestent que le chrétien ne peut vivre que grâce à l'Esprit la marche vers le Père à la suite du Christ.

Notre profession a donc un but propre et une fin particulière pour laquelle nous faisons tous nos efforts, non seulement sans répit, mais encore avec joie, en vue de laquelle nous ne nous fatiguons pas de jeûner, nous prenons plaisir à veiller, nous ne nous rassasions pas de lire et de méditer sans cesse les Écritures, nous ne redoutons pas un travail incessant, ni le dénuement et la privation de toutes choses, ni même l'horreur de cette immense solitude. Répondez-moi, pourquoi cela ? Quel est votre dessein, votre but, qui vous incite à subir tout cela si volontiers ? – nous répondîmes: « Tout cela, nous le supportons en vue du Royaume des cieux. »

Saint Jean Cassien, Conférences 12

L'Église n'est pas le Royaume. Mais elle y aspire, et les religieux (et, plus généralement, les consacrés) sont l'expression humaine de cette soif du Royaume qui doit l'habiter.

La profession des conseils évangéliques apparaît en conséquence comme un signe qui peut et doit exercer une influence efficace sur tous les membres de l'Église dans l'accomplissement courageux des devoirs de leur vocation

Les garants du chemin vers le Royaume

Jean XXIII avait inauguré Vatican II en donnant aux Pères du Concile et, partant, à tous les catholiques, cette consigne du Christ: « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Mt 6,33). Encore faut-il recevoir ce don et le découvrir ! L'Église est pourvue des dons de son fondateur. Encore faut-il les recevoir et ne pas les confondre avec je ne sais quel talent humain.

La structure hiérarchique de l'Église n'a d'autre raison d'être que de signifier et d'actualiser le don de Dieu: l'homme ne peut pas, avec ses propres forces, aller jusqu'à Dieu: Pierre, les apôtres et leurs successeurs sont là pour rappeler que Dieu a voulu, par le Christ, proposer des moyens pour parvenir à ce Royaume.

Le fondement humain de l'Église – la hiérarchie – est une clef, une ouverture vers ce qui, humainement, semble hors de portée. Les saints, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, sont là pour nous dire que le chemin est possible. Ce chemin n'est autre que le Christ lui-même, dont les « ministres » manifestent la présence et l'activité.

De lui « le corps tout entier, par les ligaments et jointures, tire nourriture et cohésion pour opérer sa croissance en Dieu » (Col 2,19). Dans son corps, c'est-à-dire dans l'Église, il dispose continuellement les dons des ministères par lesquels nous nous apportons mutuellement, grâce à sa vertu, les services nécessaires au salut, en sorte que, par la pratique d'une charité sincère nous puissions grandir de toute manière vers celui qui est notre tête (cf. Ep 4,11-16 grec).

Le chemin du Royaume

Les sacrements sont une anticipation, une participation réelle au Royaume, une rencontre qui donne la force d'avancer vers le but auquel l'homme tend sans toujours connaître le chemin – car il ne connaît qu'imparfaitement le Christ. « Dans la liturgie terrestre, nous participons par un avant-goût à cette liturgie céleste qui se célèbre dans la sainte cité de Jérusalem à laquelle nous tendons comme des voyageurs » (*Sacrosanctum concilium*, 8 ; voir aussi *Lumen gentium*, 48).

Ce voyage, le Concile invite à l'effectuer par la vie simple, la prière, le témoignage et le service, mais en gardant au cœur une véritable tension, un désir ardent de la rencontre avec le Christ, c'est-à-dire une soif pour l'incorruptibilité, la vie éternelle, la béatitude, la résurrection générale. Cette soif ne doit pas empêcher d'accepter la condition humaine telle qu'elle est de chercher à grandir par la contemplation, la connaissance, la pratique des vertus et la rencontre de l'autre. Bref, à vivre l'aventure de la sainteté.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grande sainteté de l'Église, pour la plus grande gloire de l'unique et indivisible Trinité qui, dans le Christ et par le Christ, est de toute sainteté la source et l'origine.

Lumen gentium, 47

La subversion de la vie quotidienne

Le Concile contient, non pas le refus de la vie quotidienne, non pas un rêve mais une sorte de subversion qui exige de ne plus voir le quotidien à la manière ordinaire, mais de le voir en Dieu et pour Dieu. Le « Compendium de la doctrine sociale de l'Église », publié par ordre de Jean-Paul II (2005), contemple dans son premier chapitre le dessein d'amour de Dieu pour l'humanité, et rappelle que Dieu ne sauve pas seulement des personnes particulières, mais sauve l'humanité tout entière...

La personne humaine, en elle-même et dans sa vocation, transcende l'horizon de l'univers créé, de la société et de l'histoire: sa fin dernière est Dieu lui-même, qui s'est révélé aux hommes pour les inviter et les admettre à la communion avec lui.

Se laisser pénétrer par l'Esprit du Christ engage dans un service de l'humanité tout entière, avec la certitude de la victoire. Non pas de « ma » victoire, car les choix que je fais, même inspirés, demeurent humains, mais de la victoire du Christ. Le Notre Père fait dire: « Que ton règne vienne. » La lecture du Concile nous invite à réfléchir à ce que nous demandons lorsque nous prions ainsi. L'Évangile de Marc débute pratiquement par cet appel: « Le Royaume de Dieu s'est approché: convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle. » Deux mots échappent souvent lorsque nous entendons cet appel: « convertissez-vous » et: « Nouvelle ». Il nous faut toujours changer, nous adapter, vivre ! La nouveauté peut être bonne ! D'ailleurs, cette nouveauté peut nous être intérieure. La Bonne

Nouvelle ne produit pas forcément en nous un choc, elle est en nous une autre manière de voir le monde, elle est en nous la perception de la proximité du Royaume ; par elle, le Christ nous parle et nous appelle, et affirme que nous pouvons, que nous devons être saints.

Il est donc bien évident pour tous que l'appel à la plénitude de la vie chrétienne et à la perfection de la charité s'adresse à tous ceux qui croient au Christ, quel que soit leur état ou leur forme de vie ; dans la société terrestre elle-même, cette sainteté contribue à promouvoir plus d'humanité dans les conditions d'existence. Les fidèles doivent s'appliquer de toutes leurs forces, dans la mesure du don du Christ, à obtenir cette perfection, afin que, marchant sur ses traces et se conformant à son image, accomplissant en tout la volonté du Père, ils soient avec toute leur âme voués à la gloire de Dieu et au service du prochain. Ainsi la sainteté du Peuple de Dieu s'épanouira en fruits abondants, comme en témoigne avec éclat à travers la vie de tant de saints l'histoire de l'Église.

Lumen gentium, 40

L'habitant du Royaume sur terre

Qu'est-ce qu'un saint ? À quoi sommes-nous appelés ? Un saint est quelqu'un qui vit pleinement du Christ dans l'actualité d'aujourd'hui parce qu'il est sûr de l'actualité de demain. Dieu aime. Il aime dans le temps, il aime tout le temps, et le saint reçoit le don d'en témoigner. Il le fait, tout en sachant qu'il n'est pas parfait, pas plus que l'Église ou l'humanité. Il en témoigne parce qu'il sait appartenir au Royaume, mais qu'en même temps ce Royaume est dans le monde à la manière d'un germe, d'un commencement. D'un appétit. Le saint se situe dans l'Église qu'il reconnaît être le sacrement universel du salut (*Lumen gentium, 48*). Il sait que l'Église doit être au service du Royaume, c'est-à-dire du rassemblement de l'humanité en Dieu. Pour lui, Celui qui est la tête de l'Église est aussi,

identiquement, le Royaume. Il est le lien entre l'Église et le Royaume. Ce lien, le saint le vit dans l'eucharistie. J'y faisais allusion tout à l'heure. Le pain et le vin de l'eucharistie évoquent tout ce que l'homme fait pour vivre et inscrivent cela dans l'histoire du Peuple d'Israël pour l'offrir à Dieu. C'est le Christ qui permet à ce mouvement d'avoir son plein sens et d'anticiper le rassemblement du banquet final...

Quand l'heure fut venue, Jésus se mit à table, et les Apôtres avec lui. Il leur dit: « J'ai ardemment désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! Car je vous le déclare: jamais plus je ne la mangerai jusqu'à ce qu'elle soit pleinement réalisée dans le royaume de Dieu. » Il prit alors une coupe, il rendit grâce et dit: « Prenez, partagez entre vous. Car je vous le déclare: jamais plus désormais je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le règne de Dieu. » Puis il prit du pain ; après avoir rendu grâce, il le rompit et le leur donna, en disant: « Ceci est mon corps, donné pour vous. Faites cela en mémoire de moi. »

Lc 22,14-19

Dans l'eucharistie, le saint approfondit la faim !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La fonction d'enseignement
La fonction de sanctification
La fonction de gouvernement

La présence du serviteur

Le prêtre de Vatican II (Lumen gentium, 28)

Envoyé par le Christ

Le sacerdoce

Liés aux évêques

La mission

Guider les fidèles

Célébrer le culte divin

Mener une vie conforme au choix de Dieu

Les diacres

La soif de grandir

Le Royaume: une fin

La vraie fondation du Royaume

L'Église et le Royaume

Des hommes et des femmes signes du Royaume

Les garants du chemin vers le Royaume

Le chemin du Royaume

La force de Dieu

Être réaliste, accepter d'être saint

Oser être pauvre

Les différents chemins de la sainteté

La subversion de la vie quotidienne

L'habitant du Royaume sur terre

Marie

Marie dans le mystère de l'Église

La place de Marie dans l'histoire d'amour entre Dieu et les hommes

La Bienheureuse Vierge Marie et l'Église

Honorer Marie

Marie, signe d'espérance certaine et de consolation pour le Peuple de Dieu en marche

Achévé d'imprimer sur les presses

de l'imprimerie
en octobre 2012

N° d'imprimeur: XXXXX
Dépôt légal: novembre 2012
Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
516/2012

Pour être informé des publications
des Éditions Desclée de Brouwer
et recevoir notre catalogue,
envoyez vos coordonnées à:

Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur
75011 Paris

Nom:
Prénom:
Adresse:
Code postal:.....
Ville:
E-mail:
Téléphone:.....
Fax:

Je souhaite être informé(e) des publications
des Éditions Desclée de Brouwer